

Sur le corps mort du monde

Anouk Lanouette-Turgeon

Number 73, Summer 1997

Le silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14766ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lanouette-Turgeon, A. (1997). Sur le corps mort du monde. *Moebius*, (73), 63–66.

ANOUK LANOUILLE-TURGEON

Sur le corps mort du monde

Le silence de l'être aimé qui s'est tu,
ce serait le seul prétexte pour parler.

auteure inconnue

Ils étaient debout, immobiles, le regard enfermé sous leurs paupières closes, les doigts croisés au bout de leurs bras baissés. Des dizaines d'hommes, de femmes, d'enfants. Réunis, chacun dans leur douleur, leur dérèglement, leur distraction peut-être. Égarés, ensemble.

Au milieu de l'attroupement se trouve la mère morte. Autour d'elle, le père, le fils, l'absence.

C'est un enterrement de l'ère moderne, plus personne ne croit à la vie éternelle, même quand ils sont là, dans la position de prier, ils prient, ils ne s'adressent à aucun dieu, ils prient plutôt pour eux-mêmes, pour parvenir à faire le deuil, ce deuil impossible à faire, celui de la mère, de la femme.

Le tombeau ouvert montre le visage pétrifié du cadavre ; les croyants y verraient la sérénité de la délivrance. Le fils, lui, y voit l'arrêt de la vie, jusqu'à l'in vraisemblance de sa propre origine. Il doutera de tout à présent.

Le cortège se déplace, marche vers la terre où le dernier abandon du corps est perpétré, cependant que les regards se fixent dans le vide, en aucun lieu.

Ce n'est plus un cimetière, c'est une fosse commune pour les vivants.

Le père se tait, depuis le début de l'amour et de la mort se tait, se tait en revenant de l'hôpital, se tait sur l'heure de la pause au travail, parle d'autres choses quand il rencontre d'anciens confrères de classe, quand il fait ses trois heures de bénévolat par semaine avec les jeunes de la rue, quand il appelle sa maîtresse en revenant du cinéma. Il sait se taire. Il

s'est beaucoup tu, tout le temps d'ailleurs. Il n'est pas en état de le regretter, il a autre chose à faire, continuer à se taire, entre autres ; pour ne pas défailir, pour tenir ensemble. Se taire, ce serait parfois ça, un combat contre le mouvement qui déchire, sépare, rend étranger. Et pourtant, se taire, c'est être séparé de l'autre, l'autre qui demande et l'autre en soi qui crie, enfoui, inaudible. Et malgré tout, ça n'existe pas, se taire. Toujours quelque chose est dit, passe, traverse, échappe.

Le père s'est tu, donc, depuis le commencement de l'histoire et de la passion aveugle, sourde et muette pour cette femme. Il a essayé de ne pas dire tout le désespoir de son enfance, toute l'imposture de son désir, tous les chemins tortueux qu'il a empruntés pour se sortir de l'ennui. Il n'a rien dit là-dessus. Et pourtant elle l'a su, toujours, elle, la morte d'aujourd'hui, la femme d'hier et de tant d'années. Par respect, par hommage, par peur aussi certainement que tout ne s'écroule, elle s'est tue. La loi du silence est valable autant pour les malfaiteurs que pour les victimes.

Une fois, la nuit, elle a ouvert un tiroir où se trouvaient des pages et des pages de choses jamais dites, écrites par lui. Elle n'a pas tout lu cette nuit-là, il y en avait trop. Elle a pleuré, elle est sortie dehors, marcher, puis courir pour que l'oubli vienne plus vite, et puis elle est rentrée dormir. Lui, cette nuit-là, il travaillait, comme les autres nuits. Elle, le lendemain, elle s'est levée comme d'habitude, elle a continué comme avant, de parler, de mentir, de se taire, de travailler, comme tout le monde.

Elle est revenue au tiroir plus tard, elle a continué d'y retourner, cela a fini par faire partie de sa vie, de sa maladie, de ses silences. Elle en est presque arrivée à croire qu'il lui écrivait à elle, ces pages, un peu, peut-être. C'est devenu quelque chose de primordial, pour elle, cette lecture-là, comme si c'était entre eux deux que ça se passait, comme si le silence avait été brisé, d'une étrange façon. Pour lui, c'était une nécessité d'écrire, pour elle, c'est devenu une dépendance de lire ; elle se sentait unie à lui dans cette double activité clandestine ; solidaires

presque, liés par un pacte obscur. La première fois, elle aurait voulu ne pas se souvenir de ce qu'elle avait lu ; mais elle ne s'est jamais épuisée pour oublier, même si elle est retournée plusieurs fois dehors la nuit. Elle a fini par choisir d'y retourner lire, en ne s'imposant qu'une seule condition : ne jamais, jamais lui révéler son vice, quoi qu'elle apprenne en lisant, ne jamais lui reprocher ce qu'elle saurait sur lui, ne jamais céder à la tentation de se servir de ça, de s'approprier ce qu'il avait choisi de ne pas lui offrir. Elle l'a fait, jusqu'à la fin, elle a continué de lire et elle n'a jamais rien dit, ni à lui ni à personne.

Un jour pourtant elle a voulu écrire une histoire. Il fallait qu'elle le fasse, ça ne pouvait plus durer comme ça, ni son quotidien ni les secrets ni le reste, plus rien ne tenait. Une nuit, donc, elle s'est mise à écrire. L'envers d'une histoire. L'histoire d'un homme et d'une femme qui ne se connaissaient pas et qui s'écrivaient. Elle l'a fait, elle a écrit, des nuits entières, des années. Elle l'a fait la nuit, pendant ses absences à lui, elle l'a fait, elle s'est rendue malade à le faire, puisqu'elle le faisait la nuit tout en travaillant le jour. Elle a dû arrêter de travailler, elle s'est faite petite et malade dans un lit, à dormir tout le jour et à écrire toute la nuit. Il n'a pas su ce qu'elle faisait, ce qu'elle avait, ce qu'elle devenait.

Un jour elle a eu fini d'écrire, un autre jour elle est devenue très malade, et puis elle s'est dit que cette histoire-là ne pouvait pas rester dans un tiroir ; elle s'est demandé comment faire, comment en arriver à ce que d'autres lisent l'histoire, comment le faire sans qu'il le sache. Sans qu'il sache qu'elle était devenue écrivaine la nuit, écrivaine à cause de lui, grâce à tous ces silences dont ils étaient faits, avec lesquels ils s'étaient protégés, fuis, aimés.

Elle a pensé faire traduire son texte dans une langue inconnue de lui et de la majorité de leurs proches, avant de le présenter à un éditeur, de façon à ce que le récit soit publié dans cette autre langue, étrangère. Mais elle a abandonné l'idée de cette publication, sans nom, déracinée, elle a laissé faire, elle devenait trop proche de sa mort, elle allait dis-

paraître, lâchait prise. Ce qu'elle a légué, finalement, c'est un testament, comme tout le monde. Sauf qu'elle n'a pas pu s'en empêcher, elle a aussi laissé une lettre à l'homme qui se taisait. Pour que la mort ne se referme pas sur le silence, mais l'ouvre, pour y mettre fin, enfin, peut-être. Dans cette dernière missive, elle parlait d'un tiroir et d'un manuscrit — le sien à elle, pas l'autre.

Ce père, fait de silence, comme tous les pères, ce père donc, une nuit, après avoir lu cette histoire d'un homme et d'une femme qui s'écrivaient sans se connaître, fit un rêve étrangement apaisant où il se voyait publier le récit de sa femme morte, en prenant son nom à elle — son nom unisexe, de toute façon, comme si elle avait tout prévu.

Au réveil, il comprit qu'elle avait connu cet étranger qu'il avait si désespérément tenté d'être, qu'elle avait enfreint entre eux cette distance de toujours, qu'elle avait touché des plaies emmurées en lui — et qu'elle n'avait rien montré, révélé. Il comprit cela, il le reçut comme une certitude dans le chaos de l'éveil, l'éveil enveloppé de la mort toute proche de cette femme qui l'avait sauvé du péril de l'effondrement, cette femme qui avait inscrit des mots sur les murs en les traversant sans les détruire. Il comprit cela et il aima cette femme encore, plus que jamais peut-être, il l'aima jusqu'à rompre les liens qui l'enracinaient dans le mutisme, jusqu'au délire il lui parla toutes les nuits, continua d'écrire. C'était à elle, c'était à elle qu'il écrivait maintenant, sans retenue, de toutes ses forces, de toute sa vulnérabilité, de toute sa délivrance.

Il le fit, il publia le texte de sa femme en prenant son nom à elle. Peut-être lui avait-elle suggéré de le faire dans la dernière lettre.

Le silence, ce serait aussi un espace, libre, où tout peut advenir.

Le fils, pourtant, le fils reclus et méfiant depuis la mort de la mère, le fils, donc, après la mort du père, quand il retrouve les pages emplies de l'écriture méconnaissable, quelque chose l'empêche de les lire. Il n'y reconnaît rien. Il n'écrira pas. Il parlera, peut-être.